La négation
Analyse conceptuelle

Sommaire *(Cliquer sur le titre pour accéder au paragraphe)*

****

I. Négation et mal. 1
II. Le mal, acte négateur. 2
III. La barbarie : réduction de l'autre. 3
IV. La négation de l'autre : du négationnisme à la dénégation positive..... 4
V. La négation positive comme expérience du réel. 5

****

I. Négation et mal.

La négation évoque immédiatement le "non". Etymologiquement le "non" est la négation de l'un. "Néant" signifie ainsi "pas un étant"; "nul", "pas le plus petit étant". Il existe deux régimes de la négation :

- **la négation par restriction :** nier que ceci soit cela, possédant telle caractéristique selon une identité préalablement posée;
- **la négation absolue :** nier consiste ici à exclure radicalement une donnée du réel.

De cette distinction, on retire un double rapport de la négation au mal, deux façons de faire le mal par la négation :

1. *L'usage de la négation restrictive conduit à réduire l'homme à (n'être qu'une) une chose ; cette dimension est représentée par la figure de la mort par dissolution. La négation comme dispersion de l'unité dans l'inorganique est ainsi la "fonction" du Diable, « Celui qui divise et disperse », mais aussi l'action de la « pulsion de mort » dans la pensée de Freud. Cette pulsion est une poussée inhérente à l'organisme qui fait que celui-ci tend à se désintégrer, à retourner à l'état inorganisé de la matière atomique. En effet, le «but de toute vie est la mort » (Considération sur la guerre et la mort, p.82) et toutes les pulsions contribuent à ce retour à l'inorganique soit par des voies directes et impersonnelles (le sadisme, l'autodestruction), soit en garantissant à l'organisme sa propre voie vers la mort (pulsion d'auto conservation, de plaisir).*

2. *L'usage de la négation absolue conduit à l'annulation de l'homme, à réduire l'homme à néant. Cette dimension est représentée par la figure du totalitarisme : la négation consiste ici dans l'organisation de l'unification forcée au moyen de la Terreur qui uniformise les personnes dans un mouvement de "révolution permanente" et écrase les uns sur les autres les individus emportés dans ce mouvement, supprimant par là même aussi bien l'espace publique entre eux, espace de la reconnaissance, que*

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

Fichier généré pour Visiteur (), le 31/05/2021

Culture Générale

La négation

Analyse conceptuelle

l'espace privé en chacun d'eux (Arendt, Le système totalitaire). L'assignation à l'unité, l'obligation d'être unis transforme l'idéal de communion en idéologie de "communisme" étatique ou de "socialisme" nationaliste, c'est-à-dire en asservissement de la pluralité des hommes et des événements à la logique d'une seule idée dominante, quel que soit le pouvoir libérateur de cette idée à l'origine.

II. Le mal, acte négateur.

Penser ainsi le mal sur le modèle d'une négation implique une conception dynamique de la réalité du mal : est mal ce qui nie l'être dans son épanouissement, sa liberté d'être bien, d'être tel que lui-même. Le mal se manifeste comme un contre-dynamisme, tendant à inverser l'expression d'une existence en une annulation dans l'inexistence. Ce contre-dynamisme est une force qui n'a pas d'autres réalités que ses effets, les contraintes qu'elle produit. Penser le mal comme ensemble des forces annulant un être, comme pratiques concrètes réduisant à néant la libre existence d'un individu ou d'un groupe humain, conduit à concevoir que le mal n'est pas dans la nature des choses, au sens où il n'y a pas de nature mauvaise, de réalité maléfique en dehors du vécu humain voire des relations humaines.

Le mal n'est pas une substance mais un acte, ce qui veut dire que le mal n'est pas une réalité autonome, une autre réalité qui échapperait aux hommes (le mal comme Négateur traversant l'histoire humaine), ni non plus une absence de réalité (le mal comme néant, absence d'humanité, déficience d'éducation au Bien). Le propre de l'acte qui fait mal est non pas de ne rien faire, ni de faire être une réalité mauvaise, mais bien de nier purement l'être dans son être : la négation comme mal ne produit rien, elle nie sans fin et sans pourquoi. La négation qui fait mal est une « malefficace », une efficacité à mal faire, et jamais la condition pour faire un plus grand bien, par exemple dans le devenir adulte comme négation, éventuellement douloureuse, par laquelle l'être enfant indéterminé se détermine à être cet adulte, c'est-à-dire se réalise par tels choix de telles particularités, en niant d'autres possibles. La négation envisagée ici fait mal parce qu'elle nie l'être dans toutes ses possibilités, y compris en retirant à un homme la possibilité de s'affronter à l'impossible, par exemple en lui volant sa mort.

Témoignage décisif sur la négation de l'humain dans les camps de la mort, L'espèce humaine de Robert Antelme, déporté au camp de Dachau, montre non un dépassement dialectique de cette négation (ie son intégration vers un bien) mais comment certains déportés ont pu assumer la négation de soi-même, s'y identifier pour pouvoir survivre en s'affirmant par là même contre le projet d'anéantissement. C'est ainsi que R. Antelme doit répondre « oui » au bruit qu'est devenu son nom écorché par la bouche étrangère du surveillant : «quelqu'un s'est trouvé pour dire « oui » à ce bruit qui était bien au moins autant mon nom que j'étais moi-même ici. Et il fallait dire oui pour retourner à la nuit, à la pierre de la figure sans nom » car « si je n'avais pas répondu, les SS m'auraient frappé pour me faire rentrer dans le crâne cette logique : que moi c'était bien moi et que c'était bien ce moi ce rien qui portait ce nom qu'on avait lu » (p.27 je souligne).

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

Une scène condense cette logique de la négation qui a pu devenir pour certains le levier d'une résistance. L'auteur décrit la contemplation de son visage dans un miroir (pp.57-58), où la vision de sa figure apparaît d'abord comme acte clandestin, « le scandale de porter sur nos épaules quelque chose de notre visage ancien, le masque de l'homme » ; ceci le conduit à prendre conscience de la défiguration produite par le déni du visage, « même dans nos rapports entre détenus, la figure restait grevée d'une absence », du « même uniforme rayé, du même crâne rasé, de l'amaigrissement progressif, (…) ce qui apparaissait des autres pour chacun [était] une figure à peu de chose près collective et anonyme ». Cette perte de la face causée par les bourreaux se double de l'effacement volontaire des victimes pour échapper au regard : « personne n'avait par le visage à exprimer rien au SS (…) qui aurait pu susciter sur le visage du SS quelque chose d'autre que cette négation permanente et la même pour tous. Ainsi (…) on en était venu à faire soi-même un effort de négation de son propre visage, parfaitement accordé à celui du SS ». Dès lors prendre ce temps pour se regarder dans le miroir constitue un acte de résistance, mais par là également un acte de retrait du monde et de négation de l'existence d'autrui : « je tenais ma figure dans la glace (…) elle était sans emploi maintenant, mais c'était bien elle, la machine à exprimer. La gueule du SS paraissait nulle à côté. Et la figure des copains qui allaient se regarder restait réduite à l'état fixé par le SS ».

Rétrospectivement, la défiguration volontaire, l'effacement de soi apparaît également comme un acte de résistance car l'homme s'affirme jusque dans sa disparition, dans son être réduit à la survie. En effet selon l'analyse de M. Blanchot « l'homme est cet indestructible qui peut être détruit » c'est-à-dire que « l'homme est l'indestructible, cela signifie qu'il n'y a pas de limite à la destruction de l'homme » (Robert Antelme, textes inédits sur «l'Espèce humaine», article « L'espèce humaine » p.77 et p.82, paru dans L'entretien infini).

III. La barbarie : réduction de l'autre.

La négation de l'autre homme est mon expression d'homme universel. L'affirmation de soi en tant que modèle universel d'humanité implique la négation de toute autre mode d'humanisation, dans une pensée où il ne peut y avoir qu'une seule vérité universelle. L'autre homme est vu depuis soi comme se détachant à peine du fond de la Nature, à laquelle il ne peut qu'appartenir encore si l'on se considère soi-même évidemment comme les Hommes par excellence. Chaque communauté humaine se pense ainsi comme le paramètre de l'humanité normale. Cette perspective faussée appelée ethnocentrisme est analysée par Lévi-Strauss comme inhérente à la rencontre de l'autre : de même que celui qui me ressemble me donnera l'impression d'être plus riche en informations intéressantes, de même plus les cultures divergent dans leur développement, plus elles s'apparaissent mutuellement comme réduites à des structures pauvres, « sous développées », « sociétés froides » ou « sans Histoire ». Ce réductionnisme de perspective risque toujours de se prolonger, une fois le contact établi, par un mutuel appauvrissement selon le paradoxe de la communication : plus les cultures sont différentes, plus elles ont des différences à échanger mais plus elles se communiquent et s'influencent mutuellement, plus elles se

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.
Fichier généré pour Visiteur (), le 31/05/2021

Culture Générale

La négation

Analyse conceptuelle

rapprochent et moins elles peuvent faire des échanges sans se réduire à un espace mondial uniformisé.

IV. La négation de l'autre : du négationnisme à la dénégation positive.

La négation est le travail du mal. La négation du mal est un redoublement du mal. Tel le révisionnisme ou négationnisme : position idéologique, et non scientifique, qui consiste à prétendre vouloir une révision de l'histoire de la seconde guerre mondiale sur la base de la négation du caractère historique du génocide des juifs, de l'existence d'un plan d'extermination appelé "Solution finale" et de l'instrument de mise à mort industrielle, la chambre à gaz.

Le négationnisme, outre ses racines dans la haine, est aussi un refus d'avouer l'impuissance de la pensée face au mal : les camps sont irrationnels, pure déraison, donc ils nous menacent de folie, « ce serait tellement horrible, qu'y croire serait une faute d'ajouter aux horreurs de la guerre » (thèse du négationnisme d'opinion, dépourvu de doctrine selon J.C. Milner, « Les dénis », intervention à Un jour contre le négationnisme; Maison des Ecrivains, Paris 1996). L'horreur n'est pas une pensée donc il n'y aurait rien à penser des chambres à gaz donc on ne pourrait que penser que les chambres à gaz ne sont rien, de leur existence n'émanerait aucune vérité nouvelle, sinon l'intensité particulière du nom de juif, mais juif n'est-il pas devenu le nom de celui pour qui les chambres à gaz ont été inventés ? Il n'en a donc pas plus de consistance. On voit ici réapparaître l'antisémitisme : le juif n'est que de la fumée, il est le nom de l'inexistence, sans lieu d'être, sans terre, donc il ne peut être.

En fait, le révisionnisme n'a jamais essayé de réviser, de mettre à l'épreuve du mal sa pensée ; il s'est d'avance ravisé en négation.

La réalisation du mal se fait en effet par déplacement dans le domaine du possible de ce qui était impossible, par recouvrement progressif de l'inhumain par l'humain, sans jamais que les limites se perdent (d'où la résistance même infime du langage nazi à dire l'atrocité, ainsi que la résistance même dérisoire des victimes ; voir commentaire de texte), sans jamais qu'une limite apparaisse indépassable dans le perfectionnement du mal. Ainsi peut-on relever la « logique progressive » (P. Vidal-Naquet p.27) qui conduit les nazis de l'euthanasie, par gazage pour une part, des malades mentaux, jusqu'à l'extermination arbitraire, systématique, des camps, elle-même suspendue à la fin d'octobre 1944 sur l'ordre de Himmler mais en fait ultimement poursuivie lors des convois d'évacuation des camps (à pieds pendant l'hiver…) dont la mortalité fut quasi complète. Cette réalisation progressive du mal demande la patience du négatif pour être comprise dans sa logique délirante, elle demande l'endurance de la pensée capable de porter en elle-même le poids de la mort, de cette mort de la pensée qu'est la réalité même du mal. Entre l'analyse indéfinie de la propagation du mal et de son intrication avec les apparences du bien (la réalité n'est pas toute entière mauvaise) et la tentation de la condensation des multiples réalités en des oppositions schématiques, manichéennes (il n'y

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

a que le mal et le bien), le révisionnisme démissionne et trahit le travail de la pensée (si le mal n'est pas tout, si rien n'est que mal, alors le mal n'est pas).

V. La négation positive comme expérience du réel.

Face au mal se développe le paradoxe de la dénégation ou « aporie du moi : plus [le moi] nie, plus il fait surgir l'autre. La négation en tant que modalité extrême de résistance, pour défendre le moi, nie le sujet de désir (qu'est le Moi), c'est-à-dire paradoxalement rend l'autre toujours plus envahissant » (J.P. Bauer "Le plaisir de nier"). L'autre n'est pas en lui-même un mal pour moi mais il s'affirme comme non moi. Le fait d'être ce que je ne suis pas affirme pour moi que je ne suis pas…tout. Dénier la réalité de cet autre peut cependant être une façon d'affirmer le non-moi comme réel, cela peut être la voie pour faire l'expérience de la réalité à condition de « réaliser la perte » : ce que je nie existe en tant que je ne le saisis pas, dans la mesure où sa présence échappe à mon désir, voire représente l'inavouable.

La « dénégation est une façon de prendre conscience du refoulé »(La dénégation §3, Freud, traduction et commentaire P. Theves et B. This), c'est-à-dire une acceptation intellectuelle de la présence réelle de ce que je rejette hors de moi, sans lever la force de répulsion en moi qui m'interdit de désirer cette réalité. Ce déjugement (le jugement qui nie quelque chose de moi en le rejetant comme non moi), par la création du symbole de négation, permet à la pensée un premier degré d'indépendance à l'égard des satisfactions dues au refoulement, au plaisir maladif pris à nier une part de soi-même.

Par là, ce n'est pas la négation comme force active du mal qui est abolie, mais c'est la négation comme refus d'être contaminé par son mal, le mal qui est en nous (l'invivable comme mal être ou comme tendance impossible à vivre en société) qui peut évoluer en dénégation, (ce n'est pas moi), reniement ou aveu négatif, et enfin, par la médiation du monde symbolique (langage, représentation, culture), en affirmation que ce non-moi est le mien et que je décide de l'intégrer ou de ne pas m'y identifier (savoir dire "non" à son désir invivable), même si le mal en lui-même est un « non » à toute humanité.

S. Le Diraison et D. Jousset

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

Fichier généré pour Visiteur (), le 31/05/2021